

LETTRE D'EUROPE
Le Soir

Chaque semaine, « Le Soir », ainsi que ses partenaires de LENA, publient une chronique européenne écrite depuis Berlin, Rome, Madrid, Genève, Zurich ou Bruxelles par l'un des journalistes de ces rédactions.

Le journalisme aux temps du terrorisme

Les médias, oxygène du terrorisme ? C'est ce qu'affirmait fin juillet un juge antiterroriste français, accusant les journalistes, en couvrant à l'excès les attentats et l'émotion suscitée, de participer à la diffusion du sentiment de terreur recherché par les djihadistes. Voire de pousser les individus « borderline » à passer à l'acte, par mimétisme ou trop plein d'images. « *Les médias démultiplient l'acte terroriste, comme s'il était reproduit x millions de fois dans chaque foyer* », accusait un politologue.

Le journaliste européen, allié de Daesh à l'insu de son plein gré ? Quelques « commandements » pourraient nous en préserver. En voici trois.

Politiquement correct ? Tu assumeras

C'est le procès fait aux médias de « qualité » : trop lisses, trop Bisounours, trop naïfs, trop gentils, trop « politiquement corrects ». Il faudra pourtant se résoudre à être ainsi décrits, sinon l'alternative serait quoi ? Soutenir Erdogan lorsqu'il se dit forcé d'écouter les pseudo-souhaits d'une foule qui demande le retour de la peine de mort, ou qu'il muselle la presse ? Encourager Sarkozy, lorsqu'il déclare un dimanche soir aux familles françaises rassemblées devant leur petit écran : « *Nous sommes en guerre, la guerre totale. Ça sera eux ou nous* » ? Ou encore se taire lorsque les partis dans l'opposition, qu'ils soient ou

non extrémistes – désormais beaucoup se lâchent –, font croire qu'il y a des recettes miracles contre le terrorisme et que le risque zéro est de ce monde ?

Il va falloir assumer d'être « politiquement corrects » en continuant à écrire qu'il faut construire plus que jamais des ponts avec les autres communautés, renforcer les liens avec les musulmans vivant en Europe, investir dans l'éducation, la raison et l'intelligence, en réaf-

firmant que ce sont les seuls véritables instruments pour faire barrage à la barbarie.

Il faut continuer à être politiquement corrects en soutenant ceux qui, dans le monde politique, rassemblent et non séparent l'Etat et la Nation. Comme l'expliquait récemment le politologue belge Jacques Henrotin, dans *Le Soir*, il n'y aura pas d'autre option que de jouer la carte de la « résilience ». « *On ne va pas arrêter de respirer quand même ! La résilience sociétale est la manière dont les groupes humains – famille, Nation... – réagissent à des agressions de manière à ne pas voir altérées leurs valeurs fondamentales. Un des facteurs-clés de la résilience, c'est l'information appropriée en qualité et en quantité. Cela veut dire donner du sens.* »

Il va falloir assumer d'être naïfs aux yeux de cette vague qui monte et désigne les boucs émissaires, à l'analyse simpliste et l'anathème facile ; il faudra refuser d'opposer la haine à la haine, de

banaliser le racisme, voire de le justifier, en opposant la vérité des faits à l'enfimage des paroles « décomplexées », qui ont pris leurs quartiers dans nos sociétés et revendiquent, à la Trump/Farage/Johnson, de dire tout et n'importe quoi.

A usage illimité, tu devras être

C'est notre autre grande difficulté. Qui touchons-nous ? Ces élites qui elles-mêmes sont accusées d'être en déconnexion avec tous ces gens, jeunes et moins jeunes qui cherchent du sens, et cette fameuse classe populaire qui ne se sent plus entendue ou représentée par les partis et se venge de son sentiment d'abandon ? A quoi servent nos explications, nos « mises en perspective », nos

Toucher la communauté des « perdus », des « en colère », des « aigris » : c'est notre défi

décodages s'ils ne prêchent plus que des convaincus ? Toucher la communauté des « perdus », des « en colère », des « aigris » : c'est notre défi. Extraordinairement difficile au moment où nos modèles économiques implorent, où les journalistes s'interrogent eux-mêmes sur leur avenir, et le sens de leur métier. La défense de la démocratie : cela fait-il encore un projet éditorial viable pour nombre de journaux qui sont nés pourtant de ce combat pour les droits et les

libertés il y a 70 ans, vibrants, populaires et agissants dans cette Europe de l'après-guerre et de l'après-fascisme ? Il va pourtant falloir y croire et s'accrocher.

L'émotion, tu fuiras

Qu'il est difficile, lorsque les morts s'empilent, que des camions broient des enfants un soir de fête nationale, qu'un vieux prêtre est égorgé, agenouillé dans sa petite église, que des passagers d'un train sont taillés à la hache..., de ne pas montrer la douleur et l'horreur, de ne pas dire son angoisse, de ne pas écrire sa panique, de ne pas appeler à la vengeance d'Etat. Et pourtant, si nos plumes européennes peuvent s'émouvoir, elles doivent aussi rester sèches, ne pas sombrer dans la noirceur des sentiments. Parce qu'il faut rester lucide, parce qu'il faut continuer à s'interroger sur les faits qui s'accumulent, les placer dans la lumière de la raison et non laisser toute la place à l'épouvante semée par la propagande de Daesh.

Chaque acte posé paraît dérisoire aujourd'hui face à la machine de destruction massive à l'œuvre sur le sol européen. Mais chaque acte posé est utile. Le journalisme est une de ces « armes » anti-barbarie, à condition d'être pratiqué (à nouveau) comme un acte responsable, professionnel, d'utilité publique. En remontant à l'esprit des fondateurs et en sortant de nos murs.